



Ezra Pound

Catai

traduit de l'américain par Anne Birien

La nouveauté en poésie est indissociable, pour Ezra Pound (1885-1972), de ce qu'Antoine Berman a appelé « *l'épreuve de l'étranger* ». Pour Pound, tout apprenti-poète se doit de découvrir parmi les meilleurs modèles étrangers les sons, les formes ainsi que les structures à même de former son goût et d'enrichir sa propre tradition littéraire, qu'elle soit plusieurs fois centenaire ou encore à l'heure des balbutiements. Très tôt, le poète américain a exprimé sa conviction que tout ne peut se concevoir, ni ne s'écrire, en une seule langue. Pourfendeur du provincialisme littéraire qu'il accusait de paralyser son pays, ambassadeur des littératures étrangères en éditions originales, Pound fut aussi parmi les défenseurs les plus ardents des traductions littéraires de qualité. Loin de voir dans la traduction une pratique ancillaire réservée aux faibles d'esprit créateur, Pound n'hésitait pas à réclamer pour les auteurs des traductions qu'il jugeait les plus réussies une place aux côtés des poètes que la postérité a célébrés pour avoir refondu l'espace littéraire.

La parution de *Cathay*, recueil de traductions de poèmes chinois, en 1915, à Londres, marque un moment charnière autant dans la carrière de Pound que dans l'histoire de la poésie américaine et de la traduction anglo-saxonne. Deux ans auparavant, Ezra Pound avait hérité de carnets dans lesquels Ernest Fenollosa, un universitaire américain qui enseigna longtemps à l'Université Impériale de Tokyo, avait consigné ses transcriptions et traductions littérales de grands classiques de la poésie chinoise. C'est grâce à ces carnets que Pound, qui ne connaissait pas le chinois à l'époque, a pu produire une version en langue anglaise de poèmes qui ne pouvaient pas, selon lui, souffrir d'être ignorés. Il n'est pas difficile d'imaginer les critiques qui s'abattirent sur une traduction qui n'était, de toute évidence, pas l'œuvre d'un sinologue, tout soucieux qu'il fût de partager son enthousiasme pour la tradition littéraire chinoise.

Si le poète américain concevait la pratique de la traduction comme un exercice de création littéraire à part entière, il ne perdait pas non plus de vue un autre objectif, tout aussi important à ses yeux : l'impératif pédagogique. La diffusion d'excellentes traductions devait faire connaître à des lecteurs principalement monolingues des trésors littéraires venant d'au-delà de leurs frontières linguistiques et culturelles et ainsi démontrer à ses compatriotes l'importance des langues étrangères. Mais comment concilier ces deux objectifs ? La diffusion de textes traduits ne risquait-elle pas de laisser croire, au contraire, que tout pouvait en réalité devenir accessible en une seule langue, l'anglais ? Tout dépendait en fait de la tradition de traduction dans laquelle Pound lui-même décidait de s'inscrire. En choisissant de préserver au sein des textes qu'il traduisait des traces de leurs origines étrangères, autrement dit de ne pas totalement les « naturaliser », il parvenait simultanément à rendre hommage à l'original, à mettre l'accent sur le rôle essentiel de l'étranger dans le renouvellement de la littérature et à définir des voies nouvelles pour la poésie américaine en particulier. J'ai tâché, en traduisant *Cathay*, ce recueil de Pound aux origines lointaines, de conserver au texte ses accents étrangers. AB

* On trouvera ci-après la première partie de *Catai*, la seconde partie sera publiée dans la huitième *Secousse*.

Cathay
1915

For the most part from the Chinese of Rihaku [Li Po], from the notes of the late Ernest Fenollosa, and the decipherings of the professors Mori and Ariga.

Song of the bowmen of Shu

*Here we are, picking the first fern-shoots
And saying: When shall we get back to our
country?
Here we are because we have the Ken-nin for
our foemen,
We have no comfort because of these
Mongols.
We grub the soft fern-shoots,
When anyone says "Return," the others are
full of sorrow.*

*Sorrowful minds, sorrow is strong, we are
hungry and thirsty.
Our defence is not yet made sure, no one can
let his friend return.
We grub the old fern-stalks.
We say: Will we be let to go back in October?
There is no ease in royal affairs, we have no
comfort.
Our sorrow is bitter, but we would not return
to our country.*

*What flower has come into blossom?
Whose chariot? The General's.
Horses, his horses even, are tired. They were
strong.
We have no rest, three battles a month.
By heaven, his horses are tired.
The generals are on them, the soldiers are by
them.
The horses are well trained, the generals
have ivory arrows and quivers
ornamented with fish-skin.
The enemy is swift, we must be careful.*

When we set out, the willows were drooping

Catai
1915

Provenant principalement du Chinois de Rihaku [Li Po], des notes de feu Ernest Fenollosa, et des décryptages des professeurs Mori et Ariga.

Le chant des archers de Shu

Nous en sommes là, réduits à ramasser les premières
pousses de fougère
Tout en nous demandant : Quand rentrerons-nous au
pays ?
Nous en sommes là car nous avons les Ken-nin pour
ennemis ;
Nous sommes privés de tout confort à cause de ces
Mongols.
Nous déterrions les pousses de fougère tendres ;
Quand l'un de nous parle de « Retour », les autres
sombrent dans la peine.

Esprits peines – la peine nous régite – nous avons faim
et soif.
Notre défense n'est pas encore assurée ; personne ne
peut permettre le retour d'un ami.
Nous déterrions les tiges de fougère coriaces.
Nous nous demandons : Nous laissera-t-on rentrer en
octobre ?
Aucune aise dans les affaires royales, nous sommes
privés de tout confort.
Notre peine est amère, mais, pour rien au monde,
nous ne rentrerions au pays.

Quelle fleur a fleuri cette année?
À qui ce char ? Au Général.
Les chevaux, même ses chevaux à lui, sont fatigués.
Ils étaient robustes.
Nous sommes privés de tout repos, enchaînant trois
batailles par mois.
Dieu que ses chevaux sont fatigués.
Les généraux les montent, les soldats marchent à leur
côté.
Les chevaux sont bien dressés, les généraux ont des
flèches d'ivoire et des carquois ornés de cuir de
poisson.
L'ennemi est prompt, nous devons rester sur nos
gardes.

Quand la campagne a commencé, les saules

*with spring,
We come back in the snow,
We go slowly, we are hungry and thirsty,
Our mind is full of sorrow, who will know of
our grief?*

By Bunno, reputedly 1100 B.C.

The beautiful toilet

*Blue, blue is the grass about the river
And the willows have overfilled the close
garden.
And within, the mistress, in the midmost of
her youth,
White, white of face, hesitates, passing the
door.
Slender, she puts forth a slender hand;*

*And she was a courtesan in the old days,
And she has married a sot,
Who now goes drunkenly out
And leaves her too much alone.*

By Mei Sheng B.C. 140

The river song

*This boat is of shato-wood, and its gunwales
are cut magnolia,
Musicians with jeweled flutes and with pipes
of gold
Fill full the sides in rows, and our wine
Is rich for a thousand cups.
We carry singing girls, drift with the drifting
water,
Yet Sennin needs
A yellow stork for a charger, and all our
seamen
Would follow the white gulls or ride them.
Kutsu's prose song
Hangs with the sun and moon.*

*King So's terraced palace
is now but barren hill,
But I draw pen on this barge
Causing the five peaks to tremble,*

penchaient sous le poids du printemps,
Nous voici de retour sous la neige,
Nous avançons lentement, nous avons faim et soif.
Notre esprit est envahi par la peine, mais qui entendra
nos tourments ?

Bunno, estimé au 12e siècle avant J.C

La belle toilette

Bleue, bleue l'herbe bordant le fleuve
Et les saules, déjà, envahissent le jardin attendant.
Tandis qu'à l'intérieur des murs, la maîtresse, au cœur
de sa jeunesse,
Pâle, le visage pâle, hésite, en passant le seuil.
Svelte, elle avance une main svelte ;

Et elle était courtisane dans le temps,
Et elle a épousé un ivrogne,
Qui sort désormais soûl de chez lui
Et la laisse trop souvent seule.

Mei Sheng 140 avant J.C.

Le chant du fleuve

Ce bateau est en bois de shato, et ses plats-bords
taillés dans le magnolia.
Des musiciens aux flûtes émaillées et aux pipeaux
d'or,
Nombreux, se tiennent en rangs le long des bords, et
notre vin
Prodigue mille coupes.
Nous transportons des filles qui chantent, dérivons au
gré du courant,
Pourtant Sennin exige
Une grue jaune pour cheval de bataille, car tous nos
marins
Suivraient les goélands blancs ou s'en serviraient de
montures.
Le chant de Kutsu
Côteie le soleil et la lune.

Le palais suspendu du Roi So
n'est plus que colline aride,
Mais je brandis ma plume sur cette barge
Faisant ainsi trembler les cinq pics,

*And I have joy in these words
like the joy of blue islands.
(If glory could last forever
Then the waters of Han would flow
northward.)*

* * *

*And I have moped in the Emperor's garden,
awaiting an order-to-write!
I looked at the dragon-pond, with its willow-
colored water
Just reflecting the sky's tinge,
And heard the five-score nightingales
aimlessly singing.*

*The eastern wind brings the green colour into
the island grasses at Yei-shu,
The purple house and the crimson are full of
spring softness.
South of the pond the willow-tips are half-
blue and bluer,
Their cords tangle in mist, against the
brocade-like palace.*

*Vine-strings a hundred feet long hang down
from carved railings,
And high over the willows, the fine birds sing
to each other, and listen,
Crying – "Kwan, Kuan," for the early wind,
and the feel of it.*

*The wind bundles itself into a bluish cloud
and wanders off.
Over a thousand gates, over a thousand
doors are the sounds of spring singing,*

*And the Emperor is at Ko.
Five clouds hang aloft, bright on the purple
sky,
The imperial guards come forth from the
golden house with their armour a-
gleaming.*

*The Emperor in his jeweled car goes out to
inspect his flowers,
He goes out to Hori, to look at the wing-
flapping storks,
He returns by way of Sei rock, to hear the
new nightingales,
For the gardens at Jo-run are full of new
nightingales,
Their sound is mixed in this flute,*

Et je trouve plaisir à ces mots,
comme au plaisir des îles bleues.
(Si la gloire pouvait durer toujours
Les eaux du Han couleraient vers le nord).

* * *

Que j'ai pu me morfondre dans le jardin de
l'Empereur, dans l'attente de commandes !
Je contempiais l'étang du dragon, dont les eaux
couleur de saule
Reflètent à peine les teintes du ciel,
Et j'entendais les six douzaines de rossignols chanter
sans but.

Le vent d'est insuffle la couleur verte dans les herbes
de l'île à Yei-shu,
La maison pourpre et celle de carmin regorgent de
douceur printanière.
Au sud de l'étang les pointes des saules sont bleutées,
et plus bleues encore,
Leurs branches s'enchevêtrent dans la brume, avec, en
toile de fond, le palais pareil au brocart.

Des lierres longs de cent pieds ruissellent de balcons
sculptés,
Et, très au-dessus des saules, la fine fleur des oiseaux
chante pour soi, et s'écoute,
Implorant – « Kwan, kuan », le vent des premières
heures, et la sensation qu'il crée.

Le vent se pelotonne en un nuage bleuâtre, puis
s'éloigne.
Au-dessus de mille portes, au-dessus de mille seuils,
chantent les sons du printemps,

Et l'Empereur est à Ko.
Cinq nuages, comme suspendus, chatoient sur le ciel
empourpré,
Les gardes impériaux émergent de la maison dorée,
leur armure toute reluisante.

L'Empereur monté dans son carrosse émaillé sort
inspecter ses fleurs,
Il se rend à Hori, pour observer les grues battre des
ailes,
Il rentre par le rocher de Sei, pour écouter les jeunes
rossignols,
Car les jardins à Jo-run abondent en jeunes rossignols,
Leur son se mêle à cette flûte,

Their voice is in the twelve pipes here.

By Rihaku, 8th century A.D.

The river-merchant's wife: a letter

*While my hair was still cut straight across my forehead
I played about the front gate, pulling flowers.
You came by on bamboo stilts, playing horse,
You walked about my seat, playing with blue plums.
And we went on living in the village of Chokan:
Two small people, without dislike or suspicion.*

*At fourteen I married My Lord you.
I never laughed, being bashful.
Lowering my head, I looked at the wall.
Called to, a thousand times, I never looked back.*

*At fifteen I stopped scowling,
I desired my dust to be mingled with yours
Forever and forever and forever.
Why should I climb the look out?*

*At sixteen you departed,
You went into far Ku-to-yen, by the river of swirling eddies,
And you have been gone five months.
The monkeys make sorrowful noise overhead.
You dragged your feet when you went out.
By the gate now, the moss is grown, the different mosses,
Too deep to clear them away!
The leaves fall early this autumn, in wind.
The paired butterflies are already yellow with August
Over the grass in the West garden;
They hurt me. I grow older.
If you are coming down through the narrows of the river Kiang,
Please let me know beforehand,
And I will come out to meet you
As far as Cho-fu-Sa.*

By Rihaku

Leur voix se retrouve dans les douze pipeaux d'ici.

Rihaku, 8e siècle après J.C.

L'épouse du marchand du fleuve : une lettre

À l'âge où je portais encore une frange,
Je jouais, près du portail d'entrée, arrachant des fleurs.
Vous vous êtes approché sur des échasses de bambou,
jouant au cheval,
Vous vous êtes promené près de moi, jouant avec des prunes bleues.
Et nous avons continué à vivre dans le village de Chokan :
Deux petits êtres sans aversion ni soupçon.

À quatorze ans, je vous ai épousé, vous, Mon Seigneur.
Je ne riais jamais, par timidité.
Tête baissée, je regardais le mur.
Appelée mille fois, je ne me suis jamais retournée.

À quinze ans, j'ai cessé de bouder,
Je désirais que ma poussière se mêlât à la vôtre.
À jamais, jamais, jamais.
Pourquoi devrais-je gravir la tour de guet ?

À seize ans, vous êtes parti,
Vous vous êtes engagé loin dans le Ku-to-yen,
jusqu'au fleuve aux tourbillons tournoyants,
Et voilà cinq mois que vous êtes absent.
Les singes poussent des cris peinéés au-dessus de moi.
C'est à contrecœur que vous vous êtes mis en route.
Mais déjà les abords du portail sont envahis de mousse, de mousses de toutes sortes,
Trop enracinées pour espérer les dégager !
Les feuilles tombent de bonne heure cet automne, en rafales.
Les papillons, par deux, déjà jaunis par août,
Survolent les herbes du jardin de l'ouest ;
Ils me blessent. Je vieillis.
Si vous revenez par les détroits du fleuve Kiang,
S'il vous plaît, prévenez-moi à l'avance,
Et je viendrai à votre rencontre
Jusqu'à Cho-fu-Sa.

Rihaku

Poem by the bridge at Ten-Shin

*March has come to the bridge head,
Peach boughs and apricot boughs hang over
a thousand gates,
At morning there are flowers to cut the heart,
And evening drives them on the eastward-
flowing waters.
Petals are on the gone waters and on the
going,
And on the back-swirling eddies,
But to-day's men are not the men of the old
days,
Though they hang in the same way over the
bridge-rail.*

*The sea's colour moves at the dawn
And the princes still stand in rows, about the
throne,
And the moon falls over the portals of Sei-go-
yo,
And clings to the walls and the gate-top.
With head gear glittering against the cloud
and sun,
The lords go forth from the court, and into far
borders.
They ride upon dragon-like horses,
Upon horses with head-trappings of yellow
metal,
And the streets make way for their passage.
Haughty their passing,
Haughty their steps as they go in to great
banquets,
To high halls and curious food,
To the perfumed air and girls dancing,
To clear flutes and clear singing;
To the dance of the seventy couples;
To the mad chase through the gardens.
Night and day are given over to pleasure
And they think it will last a thousand
autumns,
Unwearying autumns.
For them the yellow dogs howl portents in
vain,
And what are they compared to the lady
Riokushu,
That was cause of hate!
Who among them is a man like Han-rei
Who departed alone with his mistress,
With her hair unbound, and he his own
skiffsman!*

By Rihaku

Poème près du pont à Ten-Shin

Mars est parvenu à la tête de pont,
Les branches des pêcheurs et des abricotiers
surplombent mille portes,
Le matin, il y a des fleurs à fendre le cœur,
Celles-là même que le soir chasse sur les eaux qui
coulent vers l'est.
Des pétales dérivent sur les eaux écoulées et celles qui
s'écoulent,
Et sur les tourbillons qui tournoient à rebours ;
Mais les hommes d'aujourd'hui ne sont pas ceux du
temps jadis,
Bien qu'ils se penchent comme eux au-dessus du
parapet.

La couleur de la mer se déplace avec l'aube
Et les princes se tiennent en rangs, comme avant, de
chaque côté du trône,
Et la lune s'abat sur les portiques de Sei-go-yo,
Et s'accroche aux murs et au linteau de la porte.
Leurs casques, étincelant, se détachent sur les nues et
les astres,
Les seigneurs quittent la cour pour de lointains
confins.
Ils défilent, montés sur des chevaux aux airs de
dragons,
Sur des chevaux aux têtes harnachées de métal jaune,
Et les rues s'ouvrent devant eux pour les laisser passer
Altier leur passage,
Altier le pas qui les mène à de somptueux banquets,
Aux galeries augustes et aux mets étonnants,
A l'air parfumé et aux filles dansant,
A la clarté des flûtes et la clarté des chants ;
Au bal des soixante-dix couples ;
Aux folles poursuites dans les jardins.
Nuit et jour sont livrés au plaisir
Et ils pensent que ceci durera mille automnes,
Inlassables automnes.
C'est en vain que, pour eux, les chiens jaunes hurlent
leurs augures.
Et, que sont-ils, comparés à dame Riokushu,
Qui fut cause de haines !
Qui parmi eux est un homme comme Han-rei
Qui s'en fut seul avec sa maîtresse,
Elle, les cheveux déliés, et, lui, à la barre de son
esquif !

Rihaku

The jewel stairs' grievance

*The jewelled steps are already quite white
with dew,
It is so late that the dew soaks my gauze
stockings,
And I let down the crystal curtain
And watch the moon through the clear
autumn.*

By Rihaku

*Note – Jewel stairs, therefore a palace.
Grievance, therefore there is something to
complain of. Gauze stockings, therefore a court
lady, not a servant who complains. Clear
autumn, therefore he has no excuse on account
of weather. Also she has come early, for the
dew has not merely whitened the stairs, but has
soaked her stockings. The poem is especially
prized because she utters no direct reproach.*

Lament of the frontier guard

*By the North Gate, the wind blows full of
sand,
Lonely from the beginning of time until now!
Trees fall, the grass goes yellow with autumn.
I climb the towers and towers
to watch out the barbarous land:
Desolate castle, the sky, the wide desert.
There is no wall left to this village.
Bones white with a thousand frosts,
High heaps, covered with trees and grass;
Who brought this to pass?
Who has brought the flaming imperial anger?
Who has brought the army with drums and
kettle-drums?
Barbarous kings.
A gracious spring, turned to blood-ravenous
autumn,
A turmoil of wars-men, spread over the
middle kingdom,
Three hundred and sixty thousand,*

*And sorrow, sorrow like rain.
Sorrow to go, and sorrow, sorrow returning.
Desolate, desolate fields,
And no children of warfare upon them,
No longer the men for offence and
defence.
Ah, how shall you know the dreary sorrow at*

Grief aux marches émaillées

Les marches émaillées sont déjà comme perlées de
rosée,
Il est si tard que la rosée imprègne mes bas de voile,
Et j'abaisse le rideau de cristal
Et fixe la lune à travers l'automne dégagé.

Rihaku

Note – Des marches émaillées, par conséquent un palais.
Grief, par conséquent il y a de quoi se plaindre. Des bas
de voile, par conséquent une dame de la cour, et non une
servante qui se plaint. Automne dégagé, par conséquent le
temps ne lui fournit aucune excuse. De plus, elle est
arrivée de bonne heure, car la rosée n'a pas seulement
blanchi les marches, mais imprégné ses bas. Le poème est
particulièrement prisé parce qu'elle ne profère aucun
reproche direct.

Complainte du garde-frontière

Aux abords de la Porte Nord, souffle un vent plein de
sable,
Seul depuis la nuit des temps jusqu'aujourd'hui!
Des arbres tombent, l'herbe jaunit avec l'automne.
Je gravis tour après tour
pour surveiller le royaume barbare :
Château désolé, le ciel, le désert à perte de vue.
A ce village il ne reste aucun mur.
Rien que des os blanchis par mille gelées,
Entassés hauts, et ensevelis sous les arbres et les
herbes ;
À qui doit-on ceci ?
À qui doit-on les foudres impériales ?
À qui doit-on l'armée escortée de tambours et
timbales ?
Aux rois barbares.
Un printemps bienveillant, transformé en automne
affamé de sang,
Un tumulte d'hommes de guerres, déployés sur tout
l'empire du milieu,
Trois cent soixante mille en tout,

Sans compter la peine, la peine qui tombe en pluie.
La peine des départs, et la peine, ô la peine des
retours,
Désolés, désolés les champs –
Ils sont loin, les enfants de la guerre,
Loin, aussi, les hommes assurant l'attaque et la

*the North Gate,
With Riboku's name forgotten,
And we guardsmen fed to the tigers.*

By Rihaku

défense.
Ah, comment aurez-vous vent de la morne peine de la
Porte Nord,
Maintenant que même le nom de Riboku s'oublie,
Et que nous, les gardes, sommes livrés aux tigres en
pâturage.

Rihaku